

Conférence inaugurale

Paul CHEMETOV, Architecte, AUA Paul Chemetov

« Vous m'aviez invité à prononcer la conférence inaugurale du colloque de Grenoble *Restaurer les bétons : la masse et l'épiderme* mais un contretemps m'empêche, je le regrette vivement, de participer à ces débats dont la qualité des participants, l'étendue du champ qu'ils parcourent et l'intérêt même de la question sont évidents.

Tout d'abord, le mot béton entraîne avec lui toute une écume de mots dans le langage populaire comme dans le langage cultivé. Je l'évoquais dans le texte écrit qui figure dans votre dossier de séance : « Laisse béton »,...

Quand j'étais élève à l'École Nationale des Beaux-arts, le professeur de théorie, Georges Gromort, professait dans son cours « Le béton c'est de la boue » ; et à cela évidemment claquait en réponse l'attitude et le martèlement d'Auguste Perret : « Je fais du béton ».

La construction massive de l'après-guerre en béton armé préfabriqué, dans l'esprit de ses auteurs devaient durer une trentaine d'années ; la concentration de populations ghettoisées ; l'absence totale d'entretien ont abouti aux situations que l'on connaît et à leur remède : une politique de destruction. On ne peut pas détruire sans y réfléchir en passant par pertes et profits l'habitation d'une dizaine de millions de français. Il est évident de détruire l'inhabitable, mais il faut transformer ce qui peut encore être réparé. Le propre du béton bien exécuté c'est son exceptionnelle durabilité, de l'ordre d'une centaine d'années.

Pour revenir à la parole 'civilisée', Michel Rocard, doué d'un esprit extrêmement ingénieux et vif, se permettait de parler de « béton crimino-gène » ; il y a des ascenseurs anxio-gènes peut-être, mais pas de béton crimino-gène. C'est dans ce fatras de représentations que nous devons avancer. Une façon habituelle d'y répondre -notamment avec la généralisation des isolations renforcées, des isolations par l'extérieur- est de construire le noyau, l'essentiel de nos logements en béton et de ne réfléchir qu'à l'épiderme, un des termes de votre débat.

L'épiderme est à la fois le coffrage en béton, ce qui fait sa richesse, sa texture, son empreinte, « le béton mal foutu » de Corbu ; mais ce sont aussi des parements de substitution, ce qu'on appelait de l'Eternit, ses dérivés aujourd'hui, du bois ou des équivalents et une quantité incroyable d'aciers perforés, colorés. Soit l'épiderme

est une résille pour estomper, comme on estompait les visages féminins sous des voilettes, c'était très à la mode, cela se porte moins ; soit c'est un pansement de surface. Le terme épiderme est ambigu.

La masse évoque la massivité d'un bunker en quelque sorte. Or le béton est aussi cela, il a le poids pour résister à tous les problèmes de transmission acoustique. Le béton pèse 2.5 tonnes au mètre cube. Ainsi vingt centimètres de béton -en dehors des bruits d'impact- suffisent à empêcher la propagation des bruits aériens, c'est plus compliqué pour les bruits solidiens qui engagent des questions de fréquence -il ne faut pas que toutes les parois, façades, planchers, les refends soient de même épaisseur pour ne pas entraîner de phénomènes de mise en résonance. Mais la masse est aussi une famille de réponse contemporaine, on voit toutes ces courbes post-Niemeyerienne -tout le monde n'a pas son talent pour dessiner les courbes (rires). On le voit surtout avec ce que j'appelle les « avions furtifs » : tous ces biais, macles, parallélépipèdes incertains qui prolifèrent. Je me souviens d'un stagiaire Suisse-Allemand qui me disait : « C'est quoi toutes ces diagonales que vous mettez dans les projets ? » (rires). Il est vrai que la rationalité est dans 'la poésie de l'angle droit' comme le disait Le Corbusier.

Le béton se définit par sa masse mais ne peut y être réduit, car étrangement le béton réconcilie deux traditions essentielles de la construction : la charpente et la maçonnerie. Les résilles de béton sont de la charpente, pas forcément continue -il existe des charpentes clavées, assemblées, et l'œuvre de Mangiarotti a été remarquable de ce point de vue. Je me souviens dans l'après-guerre, dans les agences où je travaillais, on employait des charpentes en béton Weser, assemblées par boulonnage, tout cela était très usité.

Si la charpente a son équivalent aujourd'hui dans le béton au même titre que les charpentes en acier ou en bois, la maçonnerie dans le continu des voûtes, dans la continuité de la masse trouve son équivalent aujourd'hui dans le béton, c'est évident : soit dans les murs à faces parallèles, soit dans les formes infinies et complexes que le béton permet (conoïdes etc.) que Freyssinet avait déjà exploré dans ses ouvrages (des grands noms de l'histoire



du béton comme Esquillan ou Maillart ont poursuivi ces réflexions).

Votre titre est provocateur et il a raison de l'être. Il ouvre tout de même un très large débat sur la conservation dans la durée. Il y a dans le texte que j'ai écrit un lapsus révélateur 'conversation avec l'existant' or il s'agissait de conservation. La conservation implique la conversation. C'est bien certain, et c'est la qualité de l'architecture ancienne dans laquelle nous pouvons intervenir pour transformer et séparer le bon grain de l'ivraie.

Pourquoi ne pas concevoir un bâtiment qui d'un usage premier de bureaux serait transformable en logements? Pourquoi ne pas réfléchir à un bâtiment universel qui permettrait de l'affecter en bureaux, logements, parkings. C'est dans ce champs d'usages, de pratiques et aussi lexical que nous opérons.

Pour illustrer ce que nous avons tenté de faire, à notre façon, et il y en a d'autres, je vais présenter deux exemples.

Tout d'abord la réhabilitation des tours construites par l'Atelier de Montrouge à Ivry¹. Il s'agit d'un monument historique, protégé et nous n'avons pas eu la possibilité, même si nous le voulions, d'apporter certains perfectionnements. Nous avons voulu faire un accès aux terrasses pour que les habitants en profitent, on nous a répondu avec force que cela n'existait pas dans le projet d'origine, et même l'infime balustrade que nous aurions rajouté à cette occasion était de trop.

C'était un bâtiment construit en 1967, abandonné par l'EDF après avoir été maltraité –les fenêtres d'origine remplacées par des fenêtres en PVC, squatté, tagué, vandalisé, démonté, que nous trouvions dans un triste état. Nous arrivons grâce au pôle béton du Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques –dont l'inspiratrice et sa collaboratrice interviennent lors de votre colloque (ndlr Elisabeth Marie-Victoire et Myriam Bouichou) à trouver cet aquarellage général du béton, qui garde

1. Ensemble de logements de fonction EDF, 42/44 boulevard du Colonel-Fabien, Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) réalisé en 1963-1967 (inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques)



les traces de coffrage et le rend presque plus intemporel qu'en son premier état.

On dirait qu'il a été construit hier, c'est frappant. Nous rétablissons des fenêtres en alu d'un profil très mince, coulissantes, afin de respecter les pleins et vides des plans anciens. Nous avons récupéré tout ce qui était récupérable : des garde-corps et des plafonds en bois que nous avons réparés et remis en place. L'Atelier de Montrouge fut de nos contemporains¹, il avait obtenu en même temps que l'A.U.A le prix du Cercle d'Etudes d'Architecturales alors présidé par Jean Prouvé. C'étaient des amis ayant malheureusement tous disparu, et c'était presque un devoir fraternel, amical, filial – bien que nous soyons de la même génération – que de remettre ce projet en état pour un siècle.

La deuxième histoire-encore plus étonnante- est celle de la piscine de Villejuif que nous avons construite en 1968-

¹ L'Atelier de Montrouge (ATM) est un atelier d'architecture et d'urbanisme fondé en 1958 par quatre jeunes architectes : Jean Renaudie (1925-1981), Pierre Riboulet (1928-2003), Gérard Thurnauer (1926-2014) et Jean-Louis Vêret (1927-2011).



69 et que nous rénovons une quarantaine d'années plus tard. Elle devait évoluer. La fosse à plongée extérieure est devenue intérieure, nous avons des problèmes d'acoustique qu'il a fallu corriger, des problèmes de déperdition thermique et une façade pour partie soufflée par la tempête de 1999. Nous avons donc ré-emballé en quelque sorte notre propre travail en faisant très attention à ce que tout ce que nous rajoutions soit réversible. Le béton d'origine est là, si demain l'intervention métallique s'avère erronée, pas au goût du jour, ou demande une nouvelle mutation, on peut la démonter, retrouver la matrice d'origine et continuer ce bâtiment. Au fond, il s'agit d'une nécessaire conservation dans la transformation, et de l'autre d'une transformation mais avec conservation (rires). Aurelio Galfetti² avait lancé ce slogan, je pense que ce slogan est parfaitement réversible et il doit être réversible.

Evidemment nous ne mangeons pas du béton tous les matins, nous n'en buvons pas ; il faut aussi avoir le sentiment que le mot construction provient étymologiquement du latin : « disposer avec, composer, poser à côté de ». La folie d'un purisme résumé par l'aphorisme « Je fais du béton » est à nuancer : heureusement que Perret employait des vitrages, des fenêtres, des panneautages en contreplaqué de chêne clair, je ne parle pas des carrelages, des mosaïques etc. « Je fais du béton » certes mais à sa juste place. Ce n'est pas une question de parts de marché mais une question de bon sens : qu'est-ce qui est économiquement, écologiquement le plus pertinent, le plus recyclable, le plus approprié à la demande qui en est faite ? Il ne s'agit pas de construire dans la dépense comme certains bâtiments contemporains qui affolent la plupart des architectes et dont le prix de revient se situe entre 15 000 et 25 000 euros le mètre carré.

En démocratie, il y a un autre projet possible que l'aristocratie des rituels du prince et de l'architecte. Aujourd'hui, l'élu et l'architecte sont dans un autre rapport puisqu'on demande à l'architecte démocrate (« Apollon et la démocratie » écrivait avec justesse Walter Gropius) d'accompagner dans son travail la demande de réalisation de logements pour tous, de santé pour tous, d'école pour tous, de culture pour tous, de travail pour tous. Et le problème de la 'quantité pour tous' pose très différemment la question de la construction qui ne peut se résumer à la réalisation de quelques palais, quelques châteaux, quelques fortifications, quelques prisons. Si l'on veut que ces écoles, hôpitaux et maisons de cultures soient accessibles à tous et supportables par l'effort de tous, il faut qu'ils soient construits aux prix les mieux maîtrisés. A Paris, la construction de logements coûte 2000 euros le mètre carré en raison des conditions d'accès difficiles. Mais partout en France on peut construire des logements à 1500 euros le mètre carré, parking compris. Nous avons même réalisé et nous continuons à réaliser, dans des conditions certes artisanales, des logements à 1000 euros le mètre carré, parfaitement habitables, durables et composites, dans lequel le béton, produit relativement universel, s'impose, se manifeste, se magnifie.

² Architecte suisse (1936-) dont le slogan lors de son travail de restauration du Castelgrande de Bellinzzone (Suisse) fut « Préserver = Transformer »